



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



32101 066898204

Syntax

RECHERCHES

SUR LE

PATOIS DE GENÈVE

PAR

EUGÈNE RITTER

PROFESSEUR À L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE

EXTRAIT DU TOME XIX DES MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
ET D'ARCHÉOLOGIE DE GENÈVE

GENÈVE

IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT

1875

RECAP

3210

.38

.7



RECHERCHES
SUR LE
PATOIS DE GENÈVE

(RECAP)

~~SEP~~
3219
38
17

306291 JAN 13/914

**EXTRAIT DU TOME XIX DES MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
ET D'ARCHÉOLOGIE DE GENÈVE**

RECHERCHES

SCR I.E

PATOIS DE GENÈVE

PAR

EUGÈNE RITTER

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE GENÈVE



GENÈVE

IMPRIMERIE RAMBOZ ET SCHUCHARDT

1875

(RECAP)

3219

.38

.7

RECHERCHES

SUR LE

PATOIS DE GENÈVE

Le patois de Genève n'a pas encore été l'objet d'une étude scientifique et complète¹. Je ne suis pas moi-même en mesure d'accomplir ce travail; dans les pages qui suivent, j'ai simplement réuni quelques notes en vue de ceux qui voudraient l'entreprendre. J'ai cherché à faire la bibliographie de ce patois² et à déterminer quelques points relatifs à son histoire.

Dans le *Nouveau Glossaire genevois*, Jean Humbert a rassemblé les mots et les tours qu'on emploie dans le parler de notre ville, et qui ne se trouvent pas dans les dictionnaires français.

¹ On trouvera de bonnes remarques dans un article de Jean Humbert sur les *Paniers* du curé de Courroux (Bibliothèque universelle, octobre 1849) et dans un travail de M. Dufour-Vernes sur l'origine des Genevez (Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève, XV, 83). — Cp. *Recherches sur les poésies en dialecte savoyard*, par M. d'Espine, Revue savoisienne, années 1864-1869.

² En parlant du patois de Genève, je ne sépare pas de cette ville la contrée dont elle est le centre naturel et immédiat, et qui s'étend entre le Jura, le Salève et les Voirons. Mais je ne connais qu'un seul morceau, écrit en patois de ce pays, qui n'ait pas été imprimé à Genève. C'est *Le cruel assiégement de la ville de Gais qui a esté faict et mis en rime par un citoyen de la dicte ville de Gais en leur langage*. Lyon, 1594. — L'auteur du *Moyen de parvenir*, qui a évidemment demeuré à Genève, comme M. Blavignac l'a très-bien montré, a inséré çà et là dans cet ouvrage quelques mots ou quelques phrases de notre patois, entre autres au chapitre 38, où il conte une aventure arrivée à des femmes de Versoix.

Mais un langage qui en serait rempli ne serait pas encore du patois. Le récit d'un incendie, et le dialogue sur la Restauration de Genève, deux morceaux que donne Humbert à la fin de son Glossaire, sont tout farcis de ces expressions locales, et néanmoins ne sont pas écrits en patois comme le *Céquelaino* ou la *Conspiration de Compesières*. Dans les *Gros et menus propos* de M. Hornung, on distingue très-bien à cet égard, d'un côté *ma tante Marion, Rottembach*, et de l'autre les charmants dialogues du curé Pessard et de l'adjoint Perravet.

Qu'est-ce qui caractérise le patois et le sépare de ce parler populaire dont Humbert a fait le glossaire? Ce sont essentiellement deux points : la phonétique et la conjugaison des verbes. Entre les mots patois et les mots français correspondants, il y a des différences phonétiques qui se classent en séries régulières : les lettres latines se sont transformées sur les bords du Rhône autrement que sur ceux de la Seine ; il y a surtout dans les patois des sons, voyelles et consonnes, qui leur appartiennent en propre, et que l'alphabet français ne peut pas rendre. Tous ceux qui se sont occupés de patois le savent bien, et cela même constitue une des grandes difficultés des études patoises, parce que chaque nouveau travail qui paraît sur ce sujet a son système particulier de transcription des sons originaux.

Ces différences phonétiques, en s'étendant à la conjugaison des verbes, font de celle-ci le criterium le plus sûr et le plus net pour distinguer le patois et le français. Des imparfaits en *ave* ou en *ive* n'ont jamais été français, et si nous les rencontrons dans d'anciens textes, nous ne saurions hésiter à y reconnaître le langage que nos paysans parlent encore.

I

Un certain nombre de morceaux de prose et de vers, écrits en patois de Genève, nous ont été conservés ; nous allons les passer en revue par ordre chronologique :

XVI^{me} siècle.

A. Le texte le plus ancien qui nous soit parvenu est intitulé *Chanfon de la complanta et desolafion dé paitré*. Une copie manuscrite du XVII^{me} siècle (Société de Lecture, Brochures genevoises, Supplément, III, don de M. Martin-Aubert) nous a conservé cette chanson en 13 couplets, qui doit dater des premiers temps de la Réforme. C'est une œuvre plate et injurieuse; j'en cite les premiers couplets et le dernier :

Notron Evêque n'ai pa béqué
 E' dy de bale reyson.
 E' coudé dire dé messé
 E' ne di que dé chanfon.
 E' denne à la pouvre gen
 Dé perdon per leu zargen
 Et fa de to a sa guisa,
 De parady marchandisa,
 le bonhom.

Ne sont y pas bin infamou
 De depesy noutra Ley
 Cetou Luther detestablou
 Que von contre noutra fey.
 No lou farin teny quey
 San tan publiy leu ley.
 Per san quele nay pa tala
 Que la noutra qué tan bala
 Verdondon.

.
 No zavion bonn'esperance
 A l'Amperieu et u Rey
 Quey farion groussa vangeanse
 De Luther et de sa fey.
 Y on bin fay leu dayvey
 Per mantegny noutra Ley.
 Noutron fay va à lempire
 Per san net à no rire
 Plorein don.

On lit après le dernier couplet ces mots : *Par Jeh. des Prez* ; je ne sais quel est ce personnage.

B. La pièce qui fut affichée à la chaire de la cathédrale de Saint-Pierre, le lundi 27 juin 1547, et qui causa la mort de Jaques Gruet, accusé d'en être l'auteur. Elle est conservée aux Archives de Genève, et j'en donne ici le texte :

Gro panfar, te et to compagnon gagneria miot de vot queysi. Se vot not fade enfuma, i n'y a persona que vot gardey qu'on ne vot mette en ta. Lua què pey, vot mouderi l'oura que james vot saliete de votra moennery¹. Et mezuit prou blama quin Dyable et to sut que cetou fottu pretre renia not vegnon ice mettre en ruyna. Apret qu'on a prou endura, on se revenge. Garda vot qui ne vot n'en pregne comme i fit a mosiur Verle de Fribor. Not ne vollin pa tant avey de metre. Notta bin mon dire².

XVII^{me} siècle.

C. La chanson, restée populaire parmi nous, que nous connaissons tous sous le nom du *Céquelaino*. Elle a été imprimée sept fois :

a) Sur une feuille in-fol°, à deux colonnes, surmontée de quatre médaillons antiques, avec ce titre : *Chanson de l'Escalade en langage savoyard*. Le 68^{me} et dernier couplet y est suivi de cette date : *A Rumilli la mala-Béqué, chez Jaques Fuyard, demeurant à la Ruë Viperine, proche du grand hasard, tout près des Repentans à l'Oye pendente. 1602.*

Le millésime ne peut guères être pris au sérieux plus que le reste de la date.

¹ Je transcris cette phrase en français : Il n'y a personne qui vous garde qu'on ne vous mette en tel lieu que puis vous maudirez l'heure que jamais vous saillites de votre moinerie. — Le reste n'offre pas de difficulté, sauf le mot *enfuma*, qui est une énigme pour moi.

² Cp. Roget, Histoire du peuple de Genève, II, 289-312, 323-329, et Calvini Opera. Ed. Baum, Cunitz et Reuss, XII, 546.

b) Sur une feuille in-4°, à trois colonnes, sans date. A la suite se trouve la chanson : « C'est à présent, bons Genevois. »

c) Brunet indique une édition que je n'ai pas vue : *Les Chansons de l'Escalade faite par le Savoyard contre les murs de la ville de Genève, le 12 décembre 1602. Amsterdam, Nic. Chevalier, 1702*, in-12, fig. Ce recueil contient aussi, s'il faut en croire Brunet, les deux chansons patoises que j'ai cotées G et H.

d) Le *Céquelaino* a été réimprimé dans le *Recueil des plus anciennes chansons de l'Escalade*, 33 p. 8°, sans date. Antoine Mouchon attribue à Sismondi cette brochure qui a paru dans le temps où Genève était le chef-lieu du département du Léman. Ce recueil contient aussi les chansons G et H.

e) Dans l'*Essai historique sur le canton de Genève*, par Jean Picot. Zurich, 1817. — Voir sur cette publication *Jean Picot, fragment biographique*, par Ch. Eynard. Genève, 1865.

f) Dans le *Recueil des plus anciennes chansons de l'Escalade*, publié vers 1830 par la librairie Cherbuliez. Ce recueil contient aussi les deux chansons G et H.

g) Dans l'*Escalade*, publication de John Jullien. Genève, 1845, 44 p. in-4°, sur deux colonnes. Le texte du *Céquelaino* est accompagné d'une traduction. Ce recueil contient aussi les chansons G, H et I.

Dans quelques-unes de ces réimpressions successives (d, e, f), le texte primitif a été plus ou moins altéré.

D. Une chanson, qui date de 1688, où s'exprime la mauvaise humeur avec laquelle beaucoup de Genevois avaient accueilli l'arrivée des réfugiés français qui avaient quitté leur pays après la révocation de l'édit de Nantes.

Cette chanson, en sept couplets, est citée par Gaullieur (Bulletin de l'Institut national genevois, III, 17, et *Étrennes nationales*, Lausanne, 1845). Elle commence ainsi :

No vivions tous coman de bons compares;
 Dans ce bon tems nos etivons tō frares,
 Sans vanita et tō de bouna fai,
 Nos alavon notrou chemin te drai.

E. La *Conspiration de Compesières*, amusant poème en 181 couplets de 4 vers, que M. Ph. Plan a publié en 1870. Nous ne pouvons que renvoyer le lecteur à l'excellente introduction qu'il y a jointe.

XVIII^{me} siècle.

F. Une *chanson de l'Escalade en langage savoyard*, qui se trouve dans une brochure intitulée *Histoire de la miraculeuse délivrance envoyée de Dieu à la ville de Genève le XII^{me} jour de décembre 1602*. 48 p. 12°. Amsterdam, 1726. C'est un court morceau que je donne ici tout entier :

Ah qui vo fara bo vi
 Diverti
 A voutra bella Escalada
 Lou Savoyars aron delen
 Celi zeur
 En pensant à leu Cacada.
 Y a ben cen trante cinq ans ¹
 Bounes ans
 Que vos eurés bella pouaire
 Quan vegni l'ou Savoyars
 Mai troi tard
 Pé vo mezi san vos couaire.
 H étions pé vos avay
 Ben le pay
 Dena preu drolâ manirè
 Hela si vos eussions eu
 Lou pendu
 Vo n'aria pa de què rire.

¹ M. Ph. Plan, qui m'a indiqué cette chanson et plusieurs autres, signale ici une difficulté chronologique : 1602 + 135 = 1737. Cela ne s'accorde pas avec la date de la brochure.

Vos aria bu to voutron chou
 Jusqu cou
 U Rouno avoi lé Grenoliès
 Et vo ne vouaideria pa tant
 En ceti tan
 Lou Pot lou verro et Botoliès.

G. Une chanson en 19 couplets : *Représentations d'un Savoyard pour tâcher de faire abolir (la fête de) l'Escalade, faites en son patois sur l'air : Mariez-moi, ma mère.* Le 15^{me} couplet : *Quan cent anz furon pacha*, montre qu'elle est du XVIII^{me} siècle. Je ne sais à quoi fait allusion le 8^{me} couplet :

Pé voz noz furon u Molard
 Du tems de la baricada,
 Par voz on fu du seudart
 Batu à coup d'allebarda.
 Sevegni, sevegni, sevegni-voz
 Du pliot et de l'estrapada,
 Sevegni, sevegni, sevegni-voz
 Que vos y biu avoy noz.

H. Une autre chanson d'Escalade : *Dialogue entre un Savoyard et un Genevois* ; dix-huit couplets dont voici les premiers :

Le Savoyard. Vo santa, Genevaisans
 To louz ans
 Voutra bella ressapaye ;
 Vo vo prépara dou mai
 Saque fai
 Pai fare voutra soulaye

Le Genevois. San vo no ne fassin ran
 Celi tan
 Car, pai bin fare la feita,
 Vos y vegni an cayons
 Et sapons
 A quoui no copin la teita.

I. Une autre chanson d'Escalade en vingt couplets ; je cite le premier :

Vaissia ce zeur d'Escalada
Y no fau bin diverti ;
Mezin la bouna la salada,
Egayin-no, mouz ami.
Le verrin-no revegni
Celi bau zeur d'Escalada,
Le verrin-no revegni,
Celi zeur que fa plaisi ?

J. Deux autres chansons ont un refrain semblable. La première est contenue dans une brochure de 8 pages, datée du vendredi 18 septembre 1789 ; elle fut composée par le pasteur Nicolas Chenevière à propos d'une de ces innombrables réconciliations qui suivaient les innombrables querelles des Genevois du siècle passé :

Revaicia dian noutra vella
Le trantran dé zatrefai,
Si no to se renovella
Dat d'Iussy canqu'à Peney ;
No le veyin revegni
Cé tems pliaisan, tant allègre,
No le veyin revegni
Cé tems que no fit pliaisi.

Cette chanson a douze couplets.

K. L'autre chanson sur le même air est intitulée *les Regrets des terroristes genevois* (19 couplets) ; elle a été imprimée en une feuille in-4°, peu avant la chute de la république genevoise ; elle commence ainsi :

Nos zin viu dian noutra Vella,
Du tems de l'Egalita,
Qu'on pregnive la vessella
Et larzan sans le compta.

Le verrin-nos revegni
Cé tems qui nos fit plaisi.

L. Je ne sais à quelle date rapporter *les cris de Genève, mis en chanson sur l'air de l'aimable vainqueur*, chanson en huit couplets de vingt vers. On n'en possède plus qu'une copie faite par M. DuBois-Melly sur un imprimé aujourd'hui perdu. C'est d'après cette copie manuscrite que je cite le premier couplet :

Raclia semenna
Café sans écrema
Voli-vo ran Faina
On quarti di Tievra
Fara bon bouillon
Voli-vo ran prandré
Yé bon et tandro
Pregni Kaqueran.
E Rave et é Tiu
L'ou pia dé Bu
Pané Patenaillé
E sapé de paillé
A mou bon ognons
E Pia de meuton
A la Frecassia
Boulète farcia
A mou bo cardon
Noga Noga
La viva à la viva
E bellé Fara.

M. Une chanson d'Escalade restée inédite jusqu'à ce jour, et que M. Ph. Plan vient de publier dans le tome XIX des *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève*.

Quoique nous ne possédions pas encore une bibliographie des brochures politiques publiées par les Genevois du XVIII^{me} siècle sur leurs affaires intérieures, on en peut évaluer le nombre à plus d'un millier. Quelques-unes sont écrites en patois, ce sont :

N. *Lettre d'un Citoyen du Mandement à un Manchot de la Champagne*. 4 pages (13 juillet 1776).

O. *Réponse du Manchot de la Champagne à Dian du Courty du Mandement*. 4 pages (19 juillet 1776).

P. *Lettre du Manchot de la Champagne à son ami J. Ducourti du Mandement, qui lui avait écrit le premier septembre 1779*. 8 pages.

Q. *Remerciement de Nigoudet, de Malagnou, à Monce Isaac Cornio*. 4 pages (15 février 1780). Cette brochure est dirigée contre Isaac Cornuau, dont on connaît le rôle dans la politique genevoise du siècle dernier. Elle se termine par une chanson en six couplets; voici le premier :

No veyen dian noutra vella
On certain Isaac Tuyau
Que s'est bouta en cervella
D'étré Voltaire u Roussio.
Poure Isac tuyau
Valay mio foré dé chiffro
Poure Isac tuyau
Va mio fare dé zéro.

R. Dialogues entre Jaquet et Jean-Marc sur l'Assemblée nationale. Quatre brochures : I, 4 pages. II, 4 pages. III, 4 pages. IV, 7 pages. Voir *Conspiration de Compesières*, note 1.

XIX^{me} siècle.

Ce qu'il y aurait à citer est trop dispersé et trop insignifiant. Quelques brochures (couplets sur le pont de la London, par M. Coquet, régent, 1829; *Zenèva délivràye*, 1868; etc.), un certain nombre d'articles dans le *Pierrot* et le *Carillon de Saint-Gervais* : tout cela est peu de chose, et le philologue qui voudrait

étudier notre patois trouvera beaucoup plus d'instruction à écouter parler les paysans. Les petits chefs-d'œuvre de M. Hornung méritent seuls qu'on s'y arrête. On trouvera à ce sujet des détails bibliographiques très-complets dans un article de la Bibliothèque universelle d'août 1872 : *Le peintre Hornung et son livre*, par M. Ph. Plan.

II

D'après MM. Littré et Brachet, les patois sont les débris des anciens dialectes provinciaux, que les événements politiques ont fait déchoir du rang de langues officielles, littéraires, à celui de langues purement parlées ¹. Notre patois est un de ceux qui ne cadrent pas avec ce système. Ce n'est pas un ancien dialecte déchu du rang de langue officielle et littéraire, qu'il aurait occupé au moyen âge : les chanceliers, les notaires ne l'ont pas employé dans les chartes qu'ils nous ont laissées ; aucun chroniqueur, aucun troubadour ne s'en est jamais servi ; et il fallut la colère qui dicta la pièce affichée à la chaire de Saint-Pierre le 27 juin 1547, pour que le patois, fils du pays et vieux de tant de siècles, fût enfin employé dans l'écriture, 287 ans après le français, qui n'était chez nous qu'un nouveau venu. En effet, c'est dans un acte de l'an 1260 que nous trouvons pour la première fois une langue vulgaire remplacer le latin dans une charte genevoise ; et cette langue vulgaire n'est pas le patois du pays, c'est le français de France ; c'est une langue qui n'était autochtone que de l'autre côté du Jura.

En général, dans les pays qui forment aujourd'hui la Suisse romande, c'est au milieu du XIII^{me} siècle que la langue française a commencé à être employée dans les chartes, toujours

¹ Brachet, Grammaire historique de la langue française, p. 47.

écrites en latin jusqu'alors¹. Les plus anciens documents de ce genre qui nous aient été conservés sont les suivants :

1244, 30 avril. Accord entre Hugues de Buix et l'abbaye de Bellelay, relativement à une donation de ce seigneur, et à la jouissance du moulin de Grandgourd et des pâturages communaux de Montignez et de Buix (Trouillat, *Monuments de l'histoire de l'ancien Évêché de Bâle*, I, p. 565).

1250, 16 août. Sentence arbitrale rendue à Moudon par Pierre de Savoie entre le Chapitre de Lausanne et les nobles de Belmont (Wurstemberger, *Peter der Zweite*, IV, p. 134).

1251, juin. Ulrich, sire d'Arconciel et d'Arberg, donne à Sibille, dame de Neuchâtel, tout ce qu'il avait à Saint-Blaise (Matile, *Monuments de l'histoire de Neuchâtel*, p. 112, et Trouillat, *l. c.*, p. 588).

1251. Othon, prieur de Dannemarie, échange avec les moines de Grandgourd une terre sise à Courtemaiche contre une autre que ces derniers possédaient à Grandfontaine (Trouillat, *l. c.*, p. 591).

1256. Eberard, avoué et chevalier de Porrentruy et ses frères Renaud et Ory donnent en fief à Henri le Monjat un chésal sis sur le ban de Cornol (Trouillat, *l. c.*, p. 644).

1259, août. Jaques, sire d'Estavayer, déclare qu'il est devenu homme-lige de noble baron Jean, comte de Bourgogne, pour dix livrées de terre qu'il a prises en fief en la châtellenie de Gorgier (Matile, *l. c.*, p. 119).

1260, 26 avril. Jugement arbitral rendu à Yverdon entre Pierre de Savoie et Amédée de Montbéliard, seigneur de Montfaucon (Wurstemberger, *l. c.*, p. 270).

¹ Cp. *Dumortier*, Notice sur l'époque de l'introduction de la langue française dans les actes publics au moyen âge. Bruxelles, 1843; — *Dorbis*, Recherches sur l'époque où l'on a commencé à se servir de la langue vulgaire dans les actes publics (*Mémoires de la Société des Antiquaires de Picardie*, IX, 435). — *Paul Meyer*, Observations grammaticales sur quelques chartes fausses en langue vulgaire (*Bibliothèque de l'École des chartes*, 5^{me} série, III, 125).

1260, 19 mai. Sentence arbitrale prononcée à *Genève* entre Pierre de Savoie et Rodolphe, comte de Genève, par Thomas, sire de Menthon, et Geoffroy de Grammont (*Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève*, VII, 313).

Cette dernière charte, dont l'original est aux archives de Turin, est le premier document connu qui ait été écrit en langue française dans la ville de Genève¹. On voit par l'examen de la série de chartes que je viens d'énumérer, que l'emploi de la langue française s'est propagé dans notre pays du nord au sud. Depuis lors il n'a cessé de se développer, et, de 1260 à 1300, on a une quinzaine de documents en langue française, datés de localités diverses du diocèse de Genève.

La langue de ces chartes, je l'ai dit, n'est pas celle de notre pays. Le dialecte dans lequel elles sont écrites n'est pas l'ancêtre direct du patois qui se parlait encore à Genève au XVIII^{me} siècle et qui fut employé dans les pièces nombreuses que nous avons énumérées, du patois qu'on parle encore dans les villages qui nous entourent : il suffit d'un coup d'œil pour s'en assurer. Ces chartes sont écrites en vrai français, et comme il était naturel, elles se rattachent spécialement aux dialectes orientaux de la langue d'oïl. Dans quelques-unes d'entre elles, il est vrai, on peut remarquer certaines formes qui se rapprochent de notre patois local. Une charte datée de *Jez* (Gex) *lu dilous en la feste de Sant Clement, en lant de lencarnation de nostre Segnor corant prins mil cc et quatre vinz et treze ans*, est celle, je crois, où sont le plus marquées ces nuances locales, ou méridionales : c'est tout un, puisque le Pays de Gex, comme le Canton de Vaud, est généralement considéré comme faisant partie du domaine de la langue d'oc. On peut même signaler

¹ Dans une charte de juillet 1255, par laquelle les frères Albanes, fils de Guy de Lucinges, reconnaissent tenir en fief de l'évêque de Genève tout ce qu'ils possèdent dans la paroisse de Ville-en-Salaz, quelques mots français se lisent au milieu du texte latin : *recognouerunt Vido de la Sale, dominus Willhelmus curatus de la Tor,.... Girodus de turre,.... Jacobus li mestra de vyu, et dominus Girodus curatus de vyu, etc.*

dans cette charte la présence de ces imparfaits en *ave* qui me paraissent un criterium décisif : *se nions par auanture lu dît priour ou la dite ygleise.....traysoit en plait ou celluy priour perturbauet ou molestanet*¹ — Néanmoins la charte est bien écrite en français; les inconséquences qu'on y peut relever prouvent l'influence que le patois local exerçait sur des notaires qui le parlaient eux-mêmes, et dont la langue maternelle n'était probablement pas le français. — Ceci nous conduit à nous poser la question suivante :

Ces scribes, ces notaires qui écrivaient en français quelques-unes des chartes qu'ils avaient à rédiger, comment avaient-ils appris une langue qui n'était pas celle du pays? Étaient-ce des étrangers, introduisant chez nous leur propre langue maternelle? Cette supposition pourrait s'appuyer sur le fait que parmi les trente ou quarante chartes françaises indiquées dans le Regeste genevois, une moitié environ (n^{os} 878, 884, 1037, 1055, 1199, 1369, 1370, 1385, 1388, 1393, 1399, 1401, 1437, 1463, 1490, 1513, 1556, 1583, 1655) émanent de Simon de Joinville, sire de Gex (frère du sénéchal de Champagne, auteur des célèbres *Mémoires*), de Leonéte sa femme et de Guillaume son fils. Ce seigneur étranger, en venant demeurer dans notre pays, peut avoir amené avec lui un homme d'affaires, habitué à rédiger les chartes en français. Mais lors même qu'on attribuerait à un hasard de ce genre l'emploi fréquent du français dans les chartes des sires de Gex, et en général à l'arrivée de quelques étrangers, une certaine place parmi les influences qui ont naturalisé le français dans notre pays, il ne faut pas perdre de vue trois points importants :

En premier lieu, si le français, dans le courant du XIII^{me} siècle, commence à remplacer le latin dans les chartes, c'est un fait général qu'on observe dans toutes les contrées de la Suisse

¹ Cette charte, dont l'original est aux Archives de Genève, est imprimée dans les *Mémoires de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève* (XIV, 235); les derniers mots cités avaient été lus *perturbauet ou molestanet*.

romande, et qui se reproduit ailleurs à la même époque ; il en faut donc attribuer la cause à des influences générales plutôt qu'à des circonstances fortuites.

En second lieu, si certaines chartes, chez nous et dans les pays environnants, sont semées de formes locales¹, c'est une preuve que pour quelques-uns de ceux qui rédigeaient ces pièces, le patois romand ou savoyard était le parler habituel, et le français une langue étrangère. Ils l'avaient étudiée avec soin, puisque l'orthographe assez régulière des documents qu'ils nous ont laissés montre bien qu'ils ne se sont pas contentés de faire ce que font aujourd'hui ceux qui écrivent le patois, c'est-à-dire

De peindre la parole et de parler aux yeux.

Ils connaissaient ce qu'on a appelé de nos jours la règle de l'S ; ils ont suivi la tradition grammaticale déjà établie dans le pays et dans le temps où le sire de Joinville écrivait ses *Mémoires* ; ils s'étaient donné la peine d'apprendre cette langue française qui prenait déjà tant d'essor. Étaient-ils sortis de notre pays pour aller l'étudier dans les villes, dans les cours où elle se parlait ? Des maîtres étaient-ils venus chez nous la leur enseigner ? Il est clair que ce n'est pas par l'étude solitaire de manuscrits français qu'ils sont arrivés à connaître les règles de l'orthographe que nous observons dans leurs écrits.

En troisième lieu, le français a dû être employé dans la conversation en même temps que dans l'écriture, et même auparavant. Mais nous n'avons aucune donnée sur ce point. Quelques textes de la fin du XIII^{me} siècle, dont je dois l'indication à l'obligeance de M. Charles Le Fort, nous montrent le notaire

¹ Voir surtout une charte d'août 1319 : Défense aux gens d'Église de citer ailleurs que devant la justice de Fribourg (*Recueil diplomatique du canton de Fribourg*, II, p. 68. — La première charte française citée dans ce Recueil est datée de janvier 1292).

ou l'Official expliquer, et même traduire mot à mot, *lingua materna*, des actes écrits en latin aux parties dont ces actes réglent les droits :

Renunciant autem prefati stephanus et Johannes ex certa scientia, de jure suo materna lingua certificati, exceptioni, etc. (Acte par lequel Étienne de Saint-Jean de Gonville affranchit un homme lige et taillable, *Johannem filium brunete ala magnina de pyrons*, qui se donne alors au prieuré de Satigny et fait hommage lige au prieur. — 23 janvier 1274.)

Abrenunciatque in hoc facto de quo certus est dictus Johannes et de jure suo certificatus, per expositionem presentis littere de verbo ad verbum materna lingua sibi fuctam,..... omni exceptioni, etc. (Acte par lequel Jean de Ladoys reconnaît que tout ce qu'il possède est du fief du prieuré de Satigny. — 3 février 1285.)

Les trois textes suivants concernent des dames de la maison de Genève :

Renuntiantes in hoc facto dicti Helienors et Bertrandus, certificati de jure suo lingua materna,..... exceptioni, etc. (Constitution de dot, faite par Aimon, comte de Genevois, en faveur d'Éléonore, fille de feu Henri de Genève, femme de Bertrand de Baux. — 27 septembre 1273.)

Clarissima Domina Johanna de Gebenna,..... certificata lingua materna de jure suo a me notario infrascripto, solvit, quittavit penitus et remisit, etc. (Renonciation de Jeanne de Genève à tous droits sur le comté de Genevois. — 29 janvier 1296.)

Illustris Domina Contessuns de Gebennis,..... de jure suo lingua materna certificata per me notarium infrascriptum,.... quitat, etc. (Renonciation de Contesson de Genève à tous droits sur le comté de Genevois. — 12 février 1302¹.)

Cette *lingua materna* était-elle encore le patois ? Je suis porté à le croire. Quoi qu'il en soit, nous devons nous attacher au

¹ Tous ces actes sont contenus dans le XIV^{me} volume des Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Genève ; et les passages cités se lisent aux pages 137, 182, 403, 442, 463.

fait essentiel auquel notre étude aboutit : c'est au milieu du XIII^{me} siècle que le français a commencé à s'introduire à Genève, où l'on ne parlait auparavant qu'un patois dont le monument le plus ancien est contemporain de la Réforme. La langue française, pour arriver à régner sur le territoire où elle pénétrait alors, avait à écarter deux concurrents : le latin, seule langue employée dans l'écriture jusqu'en 1260, et le patois, seul employé dans le parler : notre patois, comme le français lui-même, étant une des formes locales que la langue latine avait prises à travers les siècles, dans les diverses contrées de l'Occident où elle avait été introduite avant l'ère chrétienne : formes voisines et parentes, puisqu'elles avaient la même origine et s'étaient longtemps développées sous les mêmes influences, et différentes néanmoins, puisque la langue latine étant partout remaniée, au milieu de tous les changements possibles sur tous les points du vocabulaire et de la grammaire, comment ne pas attendre la plus grande variété dans les résultats ?

Le retrait du latin devant les langues modernes est un fait européen, un de ceux qui signalent la victoire de l'esprit moderne sur les traditions du moyen âge ; il attend encore une étude approfondie, digne de la place qu'il occupe dans l'histoire de la civilisation ; mais nous sortirions de notre sujet en étudiant ici, à ce point de vue, l'histoire littéraire de Genève¹.

Le retrait du patois devant le français est un fait dont il est bien autrement difficile de suivre la marche ou de retrouver les traces. C'est un des événements les plus importants que l'on

¹ La Faculté de théologie a été la dernière dans notre Académie à conserver l'usage de la langue latine. Il n'y a pas cinquante ans que l'enseignement de certaines branches y était encore donné en latin. C'est sur la proposition de M. le pasteur Heyer, et conformément aux conclusions d'un rapport présenté par M. le professeur Chenevière, que la Vénérable Compagnie des Pasteurs, dans sa séance du 14 avril 1826, statua que le français serait substitué au latin dans l'enseignement de l'Auditoire de théologie.

puisse observer, et un de ceux auxquels on donne le moins d'attention. Dans la préface de la *Conspiration de Compestières*, M. Philippe Plan a esquissé l'histoire de la disparition du patois à Genève. Je réunis ici des notes qui fournissent quelques dates à cette histoire :

« *Genevae in senatu loquuntur sabaudice, sed acta omnia publica gallice fiunt. Quod loquuntur sabaudice est indicium de* » souveraineté. » *Scaligerana*, article *Genève*.

« A Genève, de mon temps ¹, celui-là eût payé l'amende qui eût parlé françois au Sénat : il falloit parler savoyard, comme en Bearn tous leurs plaidoyers et leurs actes se font en Bernois, pour montrer qu'ils sont libres et à eux. » *Scaligerana*, article *Langue*.

Il ne faut pas trop presser l'assertion de Scaliger : *celui-là eût payé l'amende...*; on ne connaît rien qui confirme ce dire.

Registres de la Vénérable Compagnie des Pasteurs, du 15 mai 1668 : « Les Régents du Collège étant assignés pour les censures, a été trouvé bon, outre ce qui sera dit à chacun en particulier, de leur dire en général qu'aux basses classes ils tiennent main que les enfants parlent français et non savoyard ². »

Registre du Conseil, du 28 septembre 1703 : « Ordonné aux huissiers de l'Audience de faire à l'avenir leurs publications en français et non pas en langue patoise. »

Dans le premier Livre des Confessions, J.-J. Rousseau parle de son cousin Bernard, avec lequel il demeurait (1724) à Genève : « dans le patois du pays, on lui donna le nom de *Barnà Bredanna*, et sitôt que nous sortions, nous n'entendions plus que *Barnà Bredanna* tout autour de nous. » A cette époque donc, comme en 1668, les enfants de la ville parlaient encore

¹ Joseph Scaliger a été reçu habitant de Genève le 8 septembre 1572, et y a demeuré environ deux ans.

² M. le professeur Bétant a extrait des Registres du Conseil et de la Compagnie des Pasteurs tout ce qui se rapporte au collège de Genève. Cette précieuse collection forme deux volumes (plus de 2000 pages).

le patois. Le moment décisif est celui où les enfants ne veulent plus le parler. La question est tranchée alors ; et quoique le patois puisse subsister encore un demi-siècle, le temps de voir mourir ses derniers fidèles, il n'a plus qu'à mourir avec eux, ses racines sont coupées. C'est ce qui arrive aujourd'hui dans les villages les plus reculés du canton de Vaud. « A Leysin, « m'écrit-on, et dans les Alpes vaudoises en général, le patois « est la langue usuelle. Petits et grands, jeunes et vieux s'en « servent : seuls quelques jeunes enfants commencent à employer uniquement le français. »

Si le patois a complètement disparu à Genève, où il n'est plus parlé que par des gens venus du dehors, il subsiste encore dans les contrées qui nous entourent, et surtout au delà des frontières de notre petite république. On retrouverait cette langue de nos ancêtres en allant la chercher dans les villages situés au pied des montagnes qui bornent notre horizon : le Jura, le Vuache, le Salève, les Voirons. En ce moment, où le patois des cantons voisins est étudié avec soin par des hommes rompus aux méthodes de la science moderne¹, il serait regrettable que notre pays restât en arrière à cet égard. Espérons que quelque travailleur voudra profiter, pour étudier notre patois, du temps qui doit s'écouler encore avant qu'il soit complètement éteint autour de nous.

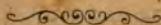
EUGÈNE RITTER.

¹ Hæfelin, *Die romanischen Mundarten der Südwestschweiz. I. Die Neuenburger Mundarten*, 8°, 120 p. Berlin, 1874. — Cornu, *Articles divers sur le patois vaudois* dans la *Romania*, les *Romanische Studien*, la *Rivista di filologia romanza*. M. Cornu prépare un *Idiotikon roman*. — M. Ayer doit publier incessamment une *Grammaire romande*, ou *Essai grammatical sur le dialecte de la Gruyère*, avec un glossaire étymologique.



DU MÊME AUTEUR :

Les noms de famille, étude philologique (*sous presse*).



Bertrand. Recherches sur les langues anciennes et modernes de la Suisse. Genève, 1758.

Develey. Observations sur le langage du Pays de Vaud. Lausanne, 1^{re} édition, 1808; 2^{me} édition, 1824.

Gaudy. Glossaire genevois. Genève, 1^{re} édition, 1820; 2^{me} édition, 1827.

Guillebert. Le dialecte neuchâtelois. Neuchâtel, 1825; 2^{me} édition, sous le titre : Fautes de langage corrigées, 1829-1832. — En 1858, la librairie Gerster a changé dans le solde de cette édition les pages du titre, et a intitulé cet ouvrage : Glossaire neuchâtelois, 2^{me} éd. Neuchâtel, 1858.

Recueil de mots et de locutions populaires genevoises. Genève, 1829.

Humbert. Nouveau glossaire genevois. Genève, 1852.

Callet. Glossaire vaudois. Lausanne, 1861.

Grangier. Glossaire fribourgeois. Fribourg, 1864-68.

Bridel. Glossaire du patois de la Suisse romande. Lausanne, 1866.

Bonhôte. Glossaire neuchâtelois. Neuchâtel, 1867.

Recueil de morceaux choisis en vers et en prose, en patois, suivant les divers dialectes de la Suisse française. Lausanne, 1841-42.

Chansons de l'Escalade. Genève, 1845.

Bibliothèque romane de la Suisse, ou recueil de morceaux écrits en langue romane de la Suisse occidentale. Lausanne, 1855.

Hornung. Gros et menus propos. Genève, 1865.

La conspiration de Compesières. Genève, 1870.

